

## *Cahiers de l'Académie canadienne-française — 2 — Histoire.* Montréal, 1957.

Léo-Paul Desrosiers

Volume 11, numéro 3, décembre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301852ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301852ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrosiers, L.-P. (1957). Compte rendu de [*Cahiers de l'Académie canadienne-française — 2 — Histoire. Montréal, 1957.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(3), 436–441. <https://doi.org/10.7202/301852ar>

## LIVRES ET REVUES

*Cahiers de l'Académie canadienne-française* — 2 — Histoire.  
Montréal, 1957.

Ce Cahier No 2 de l'Académie canadienne-française sur l'histoire contient des études qui « se rattachent au problème central de la Conquête, vue sous son aspect le plus important : l'interruption prématurée de la colonisation du Canada par la France ». Ou bien encore, leurs auteurs répondent aux questions suivantes : la France a-t-elle perdu le Canada « dans un de ces coups imprévus de la fortune des armes . . . » qui relèvent souvent du hasard ou « pour l'avoir trop longtemps négligé, laissé à lui-même, l'offrant, pour ainsi dire, comme une proie facile à sa rivale ? » De toute nécessité, les réponses exigeaient de vastes synthèses.

Le chanoine Lionel Groulx pose le problème de la façon suivante : la Nouvelle-France ne pouvait être qu'une immense colonie ; si elle n'était pas traitée comme telle, la fin viendrait vite. Tout d'abord, la géographie lui imposait cette ampleur ; entre ses rives et ses chaînes de montagnes, le fleuve est comme un canal qui conduit la vie dans un intérieur de continent ; ensuite la logique des faits pousse l'occupation d'étape en étape jusqu'aux Rocheuses. Fondé sur les bénéfices de la traite, le Canada a un besoin vital des pelleteries ; il doit s'allier aux tribus qui les cueillent, qui les lui apportent, tenir libres les chemins des flottilles, repousser les maraudeurs qui les pilleraient. De cette nécessité sourdent l'alliance avec les tribus algonquines, huronne, et la guerre avec la Confédération iroquoise. Bientôt les épidémies déciment les premières ; les territoires de chasse les plus rapprochés s'épuisent ; et par ses propres besoins et par ses voisins européens, l'Iroquoisie s'engage dans une lutte violente pour le castor. Ces événements tirent la population française de plus en plus loin dans l'Amérique. C'est Fort Frontenac, l'Ile Michillimakinac, les Grands Lacs, surtout le Lac Supérieur, ce

sera Niagara, Détroit, puis enfin viendront les plaines. Une menace constante d'alliance anglo-iroquoise fortifiée par les tribus du sud et de l'ouest du lac Michigan pèse sur les derrières de la Nouvelle-France qui doit jeter là ses découvreurs, ses missionnaires, ses coureurs des bois, ses officiers. A cette étape, les Français, s'ils veulent attirer les fourrures des prairies, doivent couper les courants commerciaux qui les portent déjà vers la Baie d'Hudson beaucoup plus rapprochée; en conséquence, ils dressent leurs forts du lac Supérieur jusqu'aux pieds des Rocheuses. Cette logique de la géographie, du commerce et de la vie économique, de la diplomatie, de la concurrence, de la guerre a déterminé une prodigieuse croissance; elle a donné à la Nouvelle-France une « structure d'empire » ou encore une ossature de géante. Au lieu de comprendre ce fait, de l'accepter, de voir grand, la France a freiné et n'a voulu qu'une petite colonie; elle ne lui a donné que sept années d'immigration très active, de 1665 à 1672; alors elle ne lui a fourni qu'une population trop faible, peu de capitaux, une industrie vagissante. A la première attaque concertée, tout cela s'écroulera.

Dans l'article suivant, Marcel Trudel fait la description détaillée de cet empire américain de la France à la veille de la Conquête. De l'Île du Prince-Édouard aux Rocheuses, à la mer des Antilles, il s'étendait dans sa vastitude, digne en tout point de la France qui était alors première nation d'Europe. Mais faute de soins attentifs, il était d'une faiblesse extrême.

L'étude de Guy Frégault présente nombre de données substantielles, nouvelles et qui enrichiront de beaucoup nos connaissances historiques. On y notera en particulier vers l'an 1700 les premiers symptômes de la formation d'une société canadienne-française qui se pose ou qui existe simplement comme distincte de la société française. Peut-être faudrait-il recourir à Taine, aux influences de milieu, de climat, d'intérêts, à une différence des points de vues, pour bien comprendre de tels phénomènes. Cet embryon a besoin de nourriture, ou de « colonisation » au sens large du mot, c'est-à-dire qu'il lui faut des « chefs politiques, des religieux, des éducateurs, des troupes..., des idées, des

techniques, des capitaux » qui lui donneront de la consistance. Elle les reçoit dans une certaine mesure et pour cette raison « sous le régime français, le Canada connut une évolution normale » ; mais d'un autre côté, les apports ne sont pas suffisants, et cette « carence de colonisation » entraînera la faiblesse et la défaite. Dans le même temps, M. Guy Frégault détruit quelques préjugés historiques inspirés par Parkman et apporte des statistiques et des analyses qui mettent pour ainsi dire en lumière le fonctionnement du régime français.

Michel Brunet traite de l'évolution de l'Angleterre de fin de la guerre de cent ans jusqu'en 1763, c'est-à-dire de sa lente orientation vers la mer, vers le commerce maritime, vers les entreprises coloniales, vers les flottes de guerre et de paix. Elle s'engage dans la production de la laine, dans la fabrication des draps, du verre, de la porcelaine, du cuir, de la coutellerie et elle cherche des matières premières et des débouchés. De prime abord, elle saisit la valeur des territoires inconnus et étrangers.

Quant à Claude Galarneau, il ne présente pas un tableau parallèle de l'histoire de France durant la même période, ce qui laisse un vide dans le livre, mais simplement des notations économiques sur la France du 18<sup>ème</sup> siècle. Parmi ces aperçus lumineux, il faut en retenir un qui est d'une importance énorme pour notre histoire. Depuis quelques années, nos historiens établissent le bilan des dommages que la Conquête a apportés dans notre éducation, notre commerce, nos finances, notre industrie ; le présent volume apporte de nouvelles considérations substantielles sur ces points. Dans l'article de Guy Frégault, par exemple, on constatera de quelle façon a été tué, et pour longtemps, le commerce de gros et de détail conduit par les nôtres. Or, l'étude de M. Galarneau pose enfin et nettement pour la première fois, sans que l'auteur s'en soit aperçu peut-être, la question des dommages que l'agriculture a subis par le changement d'allégeance. Une biographie de *Louis XV*, publiée dans la Collection des Grandes Études historiques, datait de la fin du dix-huitième siècle la naissance et le développement de la science agronomique en France. M. Galarneau donne aujourd'hui des notes concordantes.

De ces affirmations, il ressort que durant le régime français nos agriculteurs, qui étaient de leur temps, ont défriché et cultivé le sol selon les méthodes rudimentaires qui prévalaient non seulement en France mais un peu dans tous les pays, et avec les instruments aratoires rudimentaires de l'époque. Toutefois, ils ont obtenu des rendements comme le prouvent d'autres statistiques contenues dans le présent volume, et l'étendue des terres cultivées s'est augmentée graduellement. Mais en 1763, ils ont été séparés de l'agriculture française et surtout des progrès immenses qu'elle devait réaliser par la suite sans être en même temps entés sur la culture anglaise qui, de son côté, était déjà engagée dans une voie d'amélioration. Par la suite, il s'écoula bien des décades avant qu'un gouvernement canadien sympathique commence lui-même les expériences nécessaires et enseigne des méthodes rationnelles et productives. En un mot, nos gens demeureront des cultivateurs de l'ancien régime durant une partie du 19<sup>ème</sup> siècle. Pressés par la nécessité, même par la pauvreté, chargés de familles nombreuses, renfermant parmi eux, tout comme les autres classes, un bon pourcentage d'hommes laborieux et consciencieux, ils ne surent augmenter leurs rendements faute d'exemples et de techniciens. Il semble bien que les notes de M. Galarneau permettent d'esquisser une explication de ce genre, en contiennent les premiers fondements; pour cette raison, elles ouvrent de nouveaux champs de recherches, elles élargissent et renouvellent la question, elles permettent de l'arracher à une ornière d'incompréhension et d'irréalisme. Un jour, elles nous apporteront la vérité.

Président de l'Académie canadienne-française, Victor Barbeau s'était chargé de l'enquête sur les idées relatives aux colonies dans la littérature française antérieure à la Conquête. Car les idées conduisent le monde. Qu'a-t-il enregistré au terme de son étude écrite dans un style mordant et châtié ? Une faillite, une aberration dont il est peu d'exemples. Les meilleurs esprits ont erré d'une façon phénoménale. Pour Rabelais, Marguerite de Navarre, Saint-Simon et d'autres, les pays nouveaux sont des cadres artificiels et sans signification. Mais avec Montaigne,

Montesquieu, les Encyclopédies, Voltaire, Rousseau, surgit la fausseté des théories qui contribueront à la ruine de l'empire français. C'est Montaigne qui élabore la théorie incongrue du « bon sauvage » ; reprise avec ampleur au dix-huitième siècle, elle connaîtra dans les lettres françaises une fortune inouïe. Il faut laisser le sauvage à l'état naturel parce que sans religion, sans propriété, sans loi, il est libre, heureux, normal, équilibré. Pourquoi ces gens ne lisaient-ils pas certaines pages des RELATIONS DES JÉSUITES où l'on voit Hurons et Algonquins se brûler vifs au milieu de scènes atroces ? Et les Atzèques, les Incas ? Mais non, le « bon sauvage » était un levier commode pour détruire la religion, la morale, les institutions, la société. Vient une autre théorie selon laquelle le peuplement des colonies est le dépeuplement de la métropole ; celle-là avait cours aussi dans les bureaux. Comment ne comprenait-on pas que les légions de pauvres, par exemple, qui ont encombré mortellement Paris pendant tout le cours de son histoire, auraient fondé des familles dans le nouveau monde, produit des richesses, constitué une valeur humaine au lieu d'être un poids intolérable pour l'État ? La conclusion de M. Barbeau n'est pas gaie : la célèbre intelligence française a fait fausse route ; s'empêtrant dans des abstractions chimériques sans tenir compte des réalités, elle a conduit à la perte de l'empire américain, elle s'est même réjouie devant les ruines.

Enfin, pour sa part, Jean Bruchesi a étudié en détail les forces militaires que la France a expédiées outre-mer pour la protection de la Nouvelle-France. Cette fois encore, la carence est grave. Elle se manifeste en particulier durant les guerres iroquoises et durant les vingt dernières années du régime français. Elle aurait été fatale durant la période de 1690 à 1714 si n'étaient pas nées au pays les générations de miliciens qui apportèrent un incomparable concours aux troupes régulières. C'est à sa manière habile de les utiliser que Frontenac tint en respect les colonies anglaises et malmena si rudement les Iroquois qu'en trois ans, il les força à se retirer de la lutte.

Ce volume est semblable à un faisceau de lumières puissantes braquées sur le fait de la Conquête. Les études qu'il renferme

se remarquent pas une documentation exacte, l'application des meilleures méthodes historiques, des vues nouvelles, justes, auxquelles la présente analyse ne rend pas justice, car elle doit abréger et éliminer. La tenue typographique est excellente. Demandons enfin aux lecteurs de noter les statistiques comparatives des pages 99 et 104 sur l'entrée des immigrants aux États-Unis et au Canada; elles portent à chercher un autre facteur encore. Il semble que d'eux-mêmes les colons affluent dans les colonies américaines tandis qu'ils ne viennent au Canada que s'ils sont sollicités par l'État, des compagnies, des seigneurs, et encouragés, aidés par eux. L'attraction de la colonie serait puissante dans le premier cas, à peu près nulle dans l'autre. Au début, les guerres iroquoises freinent les arrivées d'immigrants. Mais plus tard ? Il semble parfois que le climat, nos durs et longs hivers, nos glaces et nos neiges aient joué un rôle sourd et secret dans la lenteur du peuplement de la Nouvelle-France. Les latitudes tempérées et chaudes offraient plus d'attraits. Établir historiquement un tel facteur n'est pas facile; il faudrait dresser des comparaisons entre les mesures d'assistance et les sollicitations qu'ont reçues les deux catégories d'immigrants.

LÉO-PAUL DESROSIERS